

Bad Lieutenant

Louis Goyette

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Goyette, L. (1993). Review of [*Bad Lieutenant*]. *Séquences*, (166), 57–54.

Toute la première partie du film, qui illustre l'enfance de Cheng Dieyi et Duan Xiaolou à l'école de théâtre, fait état des liens qui se tissent entre les deux garçons maltraités par leurs tuteurs. Il est particulièrement émouvant de voir se développer l'admiration et l'amour de Cheng pour Duan au sein d'un climat de violence et de privations physiques et affectives. Tout nous porte à croire que nous assistons à l'ébauche d'une grande passion homosexuelle; surtout que les deux enfants se destinent à jouer, sur scène, le roi (Duan) et sa concubine (Cheng dans un rôle de travesti). Puis le deuxième acte débute, et l'on se rend compte que cet amour n'est pas réciproque. Qu'à cela ne tienne, on croit alors que le reste du film portera sur le trouble, la confusion, le rejet ou l'éveil des sentiments de Duan pour Cheng. Nenni. Chen Kaige, le réalisateur, évacue complètement cette problématique en gardant Duan dans l'ignorance complète des sentiments de son partenaire. Un véritable nonsens, vu l'abondance de regards non équivoques que lui lance Cheng et la violence de ses scènes de jalousie. En fait, outre le principal intéressé, tous les personnages savent que Cheng se consume d'amour pour lui. On finit par croire que l'épiphanie de Duan, son moment de révélation, ne se fera qu'en finale. Mais, lorsque la finale se présente et s'accomplit, Duan n'a toujours rien compris. Son meilleur ami se suicide devant ses yeux, mais il n'en devine pas la cause. La tragédie ce n'est pas que Cheng ait gaspillé sa vie à s'éprendre d'un hétérosexuel, mais que le réalisateur nous refuse toute confrontation entre les deux personnages.

En lieu de ce duel amoureux, Chen Kaige préfère utiliser comme antagoniste le personnage de Juxian, la maîtresse puis l'épouse de Duan. Outre ses traits de caractère un peu caricaturaux, qui frôlent d'ailleurs la misogynie, le personnage ne possède pas de vie propre. Juxian n'existe que pour créer un triangle amoureux et

retarder à l'infini la confrontation entre Cheng et Duan. S'il faut en juger par l'intensité et l'émotion qui se dégagent des scènes très tendues qu'elle partage avec Cheng, un franc



Leslie Cheung et Gong Li

duel entre les deux hommes aurait donné lieu à du grand cinéma. Mais ce sont les deux entités féminines de son film que le réalisateur choisit de faire s'affronter. Ici, malheureusement, le film ne vaut guère mieux que le plus cliché des mélodrames hollywoodiens.

Fort de sa Palme d'or, **Adieu ma concubine** devait aussi recevoir des compliments dithyrambiques de la critique encensant la mise en scène de Chen Kaige. Si l'on peut dire de cette dernière qu'elle est assurée et qu'elle sait tirer profit d'une direction artistique digne des budgets les plus fous, on ne peut pas affirmer que chacun des plans de cet opus de 170 minutes regorge d'idées. Plus souvent qu'autrement, la mise en images s'avère plutôt conventionnelle, pour ne pas dire convenue. L'ensemble flirte d'ailleurs parfois avec le style pompier des films à grands déploiements ou celui très léché des mini-séries financées à coup de millions. **Adieu ma concubine** compte pourtant une séquence dont la beauté et la puissance nous laissent pantois. Il s'agit de la scène du procès et de l'humiliation publique de Cheng,

Duan et Juxian. Acculés derrière un mur de feu allumé par les jeunes Maoïstes, les trois personnages risquent le lynchage s'ils ne se renient pas mutuellement. La scène est tournée avec une longue focale qui aplatit la perspective, instaurant une atmosphère étouffante et donnant l'impression que les flammes lèchent déjà les prisonniers agenouillés. Fouettés par l'orangé des flammes et le rouge des bannières, les trois héros crient de douleur comme s'ils affrontaient déjà les feux de l'enfer. Ce passage s'avère d'autant plus poignant et cauchemardesque que c'est le moment que choisit le cinéaste pour nous révéler la lâcheté de Duan: il renie ses deux amis provoquant le suicide de Juxian et la mort affective de Cheng. Comment ne pas se surprendre à imaginer ce qu'aurait pu être **Adieu ma concubine** si Kaige l'avait tourné en entier avec la même invention? Cela n'aurait pas été impossible. Peu probable mais non impossible. C'est ce qui distingue les très grands films de ceux qui nous éblouissent le temps d'une projection.

Johanne Larue

ADIEU, MA CONCUBINE — Réal.: Chen Kaige — Scén.: Lilian Lee, Lu Wei, d'après le roman de Lee — Phot.: Gu Changwei — Mont.: Pei Xiaonan — Mus.: Zhao Jiping — Son: Tao Jing, Hu He — Déc.: Chen Huaikai — Cost.: Chen Chaugmin — Int.: Leslie Cheung (Cheng Dieyi «Douzi»), Zhang Fengyi (Duan Xiaolou «Shitou»), Gong Li (Juxian) — Prod.: Hsu Feng — Hong-Kong/Chine — 1993 — 170 minutes — Dist.: C/FP.

Bad Lieutenant

Je ne savais rien d'Abel Ferrara. Une affiche de cinéma, on ne peut plus intrigante, montrait Harvey Keitel nu accompagné de ce slogan choc: «Une oeuvre qui refuse tout compromis.» Il n'en fallait pas plus pour susciter ma curiosité... Et je dois avouer que ce fut tout un baptême! **Bad Lieutenant** est l'un de ces films qui vous promènent constamment du doute à l'approbation. J'ai essayé de comprendre ce qui m'avait plu dans

ce film et paradoxalement, je repensais à certaines scènes qui m'avaient littéralement transi d'inconfort. J'aime le cinéma lorsqu'il me fait pénétrer dans un univers et qu'il me malmène les émotions. Or, l'univers que dépeint Ferrara est tellement laid qu'on refuse tout simplement de se laisser submerger. On se contente du rôle d'observateur qui n'a d'autre choix que de se distancier par rapport à ce qui est montré à l'écran. Faut-il croire qu'il s'agisse là d'une erreur de la part de Ferrara? Bien au contraire, on pourrait considérer ce parti-pris comme étant la grande force du film puisqu'à travers les thèmes qu'il expose, et plus encore dans la façon dont il les exploite, Ferrara renouvelle certains clichés depuis longtemps éculés au cinéma. Le cinéaste nous parle bien sûr de corruption policière, du conflit entre le bien et le mal, mais il ne le fait jamais de manière banale. Il pose davantage une éthique complexe qui force le spectateur à l'analyse. Même si l'on reste plutôt à l'extérieur de cet univers, on ne se questionne pas moins sur les motifs qui peuvent bien pousser le lieutenant à agir de la sorte.

Le cinéma hollywoodien nous bombarde trop souvent de personnages réduits à leur plus simple expression, où la caractérisation en mal de nuances ne se limite qu'à créer des bons et des méchants. Ferrara se garde bien de telles conventions. Le protagoniste principal est lieutenant de police. Fanatique de baseball, il s'adonne aux pires excès: alcool, cocaïne, héroïne. Il gage et fréquente les dealers de drogue. Lorsqu'un soir pluvieux il arrête deux jeunes filles qui conduisent une voiture sans permis, il leur propose un marché: en échange d'une petite branlette, il promet de les laisser filer et d'étouffer l'affaire. Présenté ainsi, le lieutenant devient le dernier des ignobles et le champion de la dégueulasserie. Reportez-le cependant dans un univers encore plus corrompu que lui et votre perception du personnage changera radicalement. Ce sont des petits

détails de ce genre qui font l'intérêt d'un film comme **Bad Lieutenant**.

L'originalité du film réside aussi dans l'exposition de son intrigue. Le récit y est mené de manière linéaire, cependant Ferrara recourt à quelques enchevêtrements narratifs audacieux qui lui permettent de jouer avec les



Frankie Thorn et
Harvey Keitel

ambiguïtés temporelles. Ainsi, après que le lieutenant a consommé une drogue que l'on pourrait croire hallucinogène, Ferrara enchaîne immédiatement avec une scène au montage syncopé, où une jeune religieuse se fait violer à l'intérieur d'une église. Cette scène, que l'on pourrait d'abord interpréter comme un fantasme du lieutenant à la suite de sa consommation de drogue, est un événement réel se produisant ailleurs. L'enchaînement narratif qu'on trouve ici est novateur et se démarque des formules narratives plus conventionnelles.

Film policier qui curieusement n'en est pas tout à fait un, **Bad Lieutenant**, tout en reprenant certaines ficelles, procède à une redéfinition du genre. En effet, les quelques crimes qui nourrissent l'intrigue trouvent une résolution qui sème presque toujours l'équivoque. L'enquête que mène le lieutenant pour découvrir les agresseurs de la religieuse n'est qu'un prétexte qui débouche sur un discours moral où se confrontent le bien et le mal, tout en remettant en cause le pardon rédempteur chrétien.

Les questionnements posés par l'intrigue de **Bad Lieutenant** sont cependant trop peu fréquents. On

aurait souhaité qu'ils soient davantage mis en évidence plutôt que d'être amoindris par le caractère excessif du film. Certes l'atmosphère est fort bien rendue, mais au prix de combien d'injections intraveineuses, de *sniffs* de cocaïne et de saouleries ! Même Harvey Keitel semble avoir été atteint par la piqûre de l'excès. Assez crédible dans la première partie du film, cet ancien élève de l'Actors Studio en fait un peu trop lorsqu'il se retrouve en état de crise. Ajoutez à cela une scène gratuite où deux femmes se frottent langoureusement l'une contre l'autre ainsi qu'un rap au texte aussi douteux qu'inutile sur le *Kashmir* de Led Zeppelin et tout y est !

Mises à part ces maladresses, **Bad Lieutenant**, portrait sans concession d'un policier à la dérive, est une oeuvre forte. Si certains y ont reconnu des éléments de l'oeuvre de Scorsese et Coppola, ce film a cependant le mérite de ne jamais être écrasé par les influences qu'il recèle. Ferrara peut donc revendiquer à juste titre son statut de cinéaste «à part».

Louis Goyette

BAD LIEUTENANT (L'Étrange Lieutenant) — Réal.: Abel Ferrara — Scén.: Abel Ferrara, Zoe Lund — Phot.: Ken Kelsch — Mont.: Anthony Redman — Mus.: Joe Delia — Son: Michael Barosky — Déc.: Charlie Lagola — Cost.: David Sawaryn — Int.: Harvey Keitel (le lieutenant), Frankie Thorn (la religieuse), Zoe Lund (Zoe), Robin Burrows (Ariane), Antony Ruggiero (Lite), Victoria Bastel (Bowtay), Paul Hipp (Jesus) — Prod.: Edward R. Pressman, Mary Kane — États-Unis -1992 — 98 minutes — Dist.: Cineplex Odeon.

Tout ça... pour ça!

Force m'est d'avouer une faiblesse chronique. Même si je m'attends à y retrouver les mêmes lacunes, j'ai toujours hâte de voir le Lelouch nouveau. À Cannes, en 1966, j'ai eu un coup de coeur pour **Un homme et une femme**. Et je ne m'en suis pas encore remis. Je ne suis pas la seule victime de cette fièvre du Lelouch, dernier cru. Au Festival des films du monde, j'ai été surpris, un dimanche